

CLÉMENCE VAN LUNEN, célébration du modelage

Galerie Polaris, Paris

Du monde, beaucoup de monde et des mines réjouies au sortir de *Wicked* (Mauvais) la nouvelle exposition de Clémence Van Lunen à la galerie Polaris. Hors des sentiers battus, des fleurs en pots, délirantes et vénéneuses, dégueulent de vitalité. Clémence Van Lunen poursuit sa réflexion sur la sculpture et se libère des conventions propres à la céramique. Ne plus chercher à faire beau. « *Il est difficile, en céramique, de résister à la séduction de l'émail.* » Un modelage très rapide installe à coups de hache une structure croissante, pleine, où les pétales de terre, lourds et goulus, avalent l'espace. Chaque *Fleur* tire sa structure d'une petite maquette en papier aluminium. Volume coupé en deux, cœur évidé, parties recollées, effondrements conjurés... en dépit des apparences, le travail accompli est techniquement plus complexe qu'auparavant.

On se sent au cœur d'une forêt du trop, là où les prédateurs, maquillés de couleurs vives, hypnotisent leur proie. Amazonie cannibale façon André Masson ou Maria Martins. Les émaux « salle-de-bains », jaunes, verts, roses et bleus layette, un rien clinquants, sont mélangés à la colle et appliqués en épaisseurs sur la terre chamottée précuite à haute température. Ils couvrent partiellement le modelage, équilibrent la construction des pans et des architectures intérieures, soulignent une montée de sève, impétueuse et narcissique. L'humour, partout sous-tendu, exhale délicieusement ce parfum de « too much ».

Clémence Van Lunen se renouvelle sans cesse, nous déroutte constamment. Derrière ce délire expressionniste, se cache une volonté farouche, profonde de se situer en tant que sculpteur et de situer la sculpture dans la création contemporaine. Clémence n'en est pas à ses premières fleurs. Il y eut les petits *Lotus* roses aux pistils si sexués en 2006, puis la *Fleur*, primée à Vallauris en 2008, mais dont le souci de contrôle et de surface se situe aux antipodes des volumes floraux présentés chez Polaris aujourd'hui. Ancienne élève d'Étienne-Martin à l'École des beaux-arts de Paris, Clémence Van Lunen s'inscrit dans une histoire de la sculpture. Elle connaît les fleurs, pots de fleurs et autres *Arrosoirs fleuris* de Picasso des années 1950-55, nous pensons aux *Fleurs qui marchent* de Fernand Léger, produites aux mêmes dates et ivres d'une joie toute populaire. Alors pourquoi la fleur ? « *La fleur*



Clémence van Lunen
Galerie Polaris / Paris 28/02/2013

en pot, a ceci d'être bête. Banalité affligeante. Tout le monde comprend de quoi il s'agit. » La fleur évacue la question du sujet au profit de celle de la forme. La verticalité fluide et énergique de *Wicked Flower 7* s'apparente ouvertement aux lièvres dégingandés de Barry Flanagan. Elle se dit « *expressionniste, mais avec le pathos en moins* ». Ses références sont en fait assez strictement anglaises. Très attentive à ce qui se passe autour d'elle, Clémence guette ses contemporains (Rebecca

Warren et Thomas Houseago) du coin de l'œil et partage avec eux les préoccupations pour l'ancrage, le volume, l'élan, le mouvement, la fluidité et le principe de figuration. On lit de façon transparente leurs fondamentaux à tous : *L'Homme qui marche*, le *Rockdrill* d'Epstein, Gaudier-Breszka et Baselitz. Longtemps tiraillée entre le principe d'installation (qui revient trop souvent à remplir l'espace à défaut de s'en emparer) et l'objet, la sculpture risquait de n'être plus un

territoire fédérateur d'usages et de matières. Clémence Van Lunen, par cette célébration du modelage, réactualise la question essentielle de la forme dans l'espace.

STÉPHANIE LE FOLLIC-HADIDA